LE VERS COURONNE L'ŒUVRE (LES VUES DE MARGUERITE YOURCENAR SUR LA TRADUCTION POÉTIQUE)

Païssy Christov
Université de Véliko Tirnovo, Bulgarie

Il y a une partie de l'œuvre de Marguerite Yourcenar à laquelle les chercheurs ne prêtent pas assez d'attention et qui, pourtant, a un rôle très important au niveau des contacts entre les cultures. Il s'agit de la traduction poétique que Yourcenar pratique à plusieurs reprises et qui s'avère une confirmation de l'universalité de son talent. Elle se voyait obligée de se référer à des auteurs étrangers pour les inclure dans le patrimoine de la francophonie, comme si ses œuvres personnelles n'étaient pas suffisantes.

Dans le présent article je ne me propose pas de porter des jugements sur les traductions que M. Yourcenar a réalisées. Pour ce faire, il aurait été nécessaire d'effectuer une analyse approfondie aussi bien des originaux que des versions françaises – une tâche qu'on ne saurait accomplir dans le cadre qui nous est réservé. Je ne voudrais que mettre en relief les vues de M. Yourcenar sur la traduction poétique, exposées dans les préfaces aux livres de traduction qu'elle a fait publier. Si notre attention est portée sur les problèmes de la traduction poétique, c'est parce que, en tant que traducteur, Yourcenar va à l'encontre des tendances actuelles qui caractérisent la traduction en France et dans d'autres pays occidentaux.

BDD-A4955 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:56:36 UTC)

La plupart des traducteurs et des chercheurs en France partagent l'opinion qu'une bonne traduction en prose est déjà suffisante pour rendre un poème dans une autre langue.

Dans l'avant-propos de sa version du *Corbeau* d'Edgar Poe, réalisée en prose, Baudelaire affirme : « Dans le moulage de la prose, appliqué à la poésie, il y a nécessairement une affreuse imperfection ; mais le mal serait encore plus grand dans une singerie rimée » (cité d'après R. Vivier, 1975, p. 607).

Certains auteurs modernes avancent des raisonnements, à mon avis spéculatifs, pour justifier le sacrifice de la rime et de la mesure. Ainsi par exemple, d'après Roger Caillois, « l'idée, l'image et l'intention poétique sont le propre du poète; le lecteur ne peut pas les conjecturer si l'on ne les lui fait pas connaître. Au contraire, il n'aura pas de mal à entendre en pensée la cadence et à reconstituer le système prosodique, toujours le même, traditionnel, monotone, et qui tire précisément sa force de la tradition et de la fixité du module » (R. Caillois, p. 310). Et le même auteur d'essayer d'expliquer pourquoi pareille solution, pareille échelle de valeurs qui semble aller presque de soi, a si rarement été adoptée par les traducteurs en vers: c'est sans doute qu'ils étaient subjugués par l'idée qu'ils traduisaient des vers plutôt qu'un poète; c'est aussi qu'ils avaient tendance, par tradition, à confondre poésie et versification » (Caillois, p. 311). Et puis de conclure : « Après plusieurs essais infructueux d'une traduction en vers aussi stricts que les vers originaux, j'ai renoncé délibérément à une entreprise dont j'avais appris à connaître non seulement la difficulté, mais les périls cachés... C'est le poète en moi qui s'est trouvé déçu par l'insuffisance du traducteur » (Caillois, pp. 305-306).

Dans le camp opposé se trouvent ceux qui défendent la traduction en vers. Ils présentent de sérieux arguments d'ordre esthétique visant la sauvegarde de la forme en tant qu'élément indispensable de l'œuvre poétique. Rappelons-nous l'exemple classique de Paul Valéry qui traduit les Bucoliques de Virgile. « J'ai pris le parti, souligne Paul Valéry, de faire vers pour vers et d'écrire un alexandrin en regard de chaque hexamètre... L'usage du vers m'a rendu ça et là plus facile, et comme plus naturelle, la recherche d'une certaine harmonie sans laquelle, s'agissant de

BDD-A4955 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:56:36 UTC)

poésie, la fidélité, restreinte au sens, est une manière de trahison... C'est que les plus beaux vers du monde sont insignifiants ou insensés une fois rompu leur mouvement harmonique et altérée leur substance sonore ». (P. Valéry, p. 237)

Dans la préface aux actes du *Colloque sur la traduction poétique* qui s'est tenu en France en 1978, Étiemble prend position en faveur de la traduction en vers : « Entre les belles infidèles et les laides fidèles il doit y avoir en poésie un tiers ordre, celui des belles fidèles... On peut presque toujours tirer d'un poème régulier, voire d'un poème à forme fixe, et sans rien sacrifier du sens, un poème correspondant ou même plusieurs, convergeant vers le modèle » (Étiemble, p. 9).

Il faut se rendre compte que la prise de position en faveur de la traduction en vers est en quelque sorte une défense de la poétique de l'œuvre originale. Car que resterait-il d'un original défiguré à la suite du transfert dans une autre langue ? Ces problèmes ont provoqué Efim Etkind de publier son livre *Un art en crise* aux Editions *L'âge d'homme* de Lausanne (1982). Le sous-titre est déjà significatif : *Essai de poétique de la traduction poétique*. À la suite d'autres auteurs tels que Jean Cohen (*Structure du langage poétique*), Armand Gody (*Traduction poétique*), R Vivier (*La traduction des poètes)*, etc., Etkind esquisse un tableau assez pessimiste de la traduction poétique en France : « Les poètes étrangers les plus célèbres, Pétrarque, Byron, Pouchkine, Gœthe, même les poètes d'une telle envergure n'existent tout simplement pas en français. On les traduit, certes, on les édite, mais surtout pour des raisons de prestige... Les poètes français ont renoncé à traduire des vers. Ils ont abandonné cette tâche – dans le meilleur des cas – aux universitaires: en d'autres termes, ils se sont coupés de toutes les poésies étrangères, leur coupant du même coup toute entrée dans la littérature française... Les universitaires ne voient dans la poésie étrangère que des objets d'étude, des prétextes à érudition plus que des œuvres d'art ». (Etkind, p. X – XI) « Le mal dont souffre depuis longtemps la traduction poétique française porte un nom: c'est la rationalisation systématique de l'original qui ignore l'unicité irréductible de chaque poème». (Etkind, p. 13).

BDD-A4955 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:56:36 UTC)

Il est particulièrement important de souligner que Etkind a recours à la renommée et à l'expérience de M. Yourcenar pour trouver un soutien fiable de sa thèse. Et il reprend ce que Yourcenar dit dans la préface à *La Couronne et la Lyre* : « Ce livre, écrit-elle, ne s'offre ni aux philologues, ni aux enseignants qui n'en ont pas besoin, ni même spécialement à l'étudiant en grec qui dispose de textes soigneusement annotés et traduits pour la plupart dans des collections universitaires ou scolaires... mais à celui qui serait intéressé par cet effort de transvaser un poème grec antique en un poème français qui soit le plus possible un poème. ». À Etkind de s'exclamer : « Si vraiment c'était le souci majeur des traducteurs de poèmes ! ». (Etkind, p. XI).

Essayons de présenter d'une façon succincte les vues de M. Yourcenar sur la traduction poétique, des vues qui, en définitive, portent sur l'esthétique de la poésie en général. Yourcenar n'hésite pas dans le choix de la voie à suivre: « Les vers ne doivent être traduits qu'en vers. On ne saurait les mettre en prose, quelque excellente que cette prose soit, sans qu'on leur fasse perdre beaucoup de leur force et de leur agrément. Un poète à qui l'on se contente, en le traduisant, de laisser ses pensées toutes seules destituées de l'harmonie ou du feu des vers, n'est plus un poète, c'est le cadavre d'un poète. Ainsi toutes ces traductions de vers en prose, qu'on nomme fidèles, sont au contraire très infidèles, puisque l'auteur qu'on y cherche y est défiguré ». (Yourcenar, 1979, p. 35) C'est ainsi qu'Antoine de Lafosse se prononce sur la traduction des œuvres poétiques et M. Yourcenar le cite, parce qu'elle trouve que « tout ce qu'on peut arguer en faveur de la traduction en vers l'a été admirablement au 18 siècle par Lafosse, poète à la vérité fort médiocre, mais critique sur ce point judicieux ». (*ibid. p. 35*).

En réalité M. Yourcenar n'a pas toujours été si catégorique quant à la démarche à suivre dans la traduction poétique. À partir des poèmes de Constantin Cavafy, publiés en version française en 1958, en passant par le *Negro Spiritual* (1966) pour arriver à *La Couronne et la Lyre* (1979) Yourcenar prend toujours plus conscience de l'art de traduire et manifeste, chaque fois, une prise de position différente. Comment expliquer le fait que Cavafy est traduit en prose, que les traductions des

BDD-A4955 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:56:36 UTC)

chants du *Negro Spiritual* sont « aussi fidèles que le permet la nécessité de tenir compte à la fois du sens, du mouvement, du ton, sans renoncer tout à fait aux équivalences du rythme et de la rime » (Yourcenar, 1966, p. 637), et qu'enfin, dans *La Couronne et la Lyre* Yourcenar opte définitivement pour la traduction en vers ? Dans les préfaces aux livres respectifs c'est elle-même qui motive son choix. Elle avoue qu'une des raisons pour traduire les poèmes de Cavafy en prose c'est que « la traduction en vers semble à tort ou à raison démodée, en France du moins, depuis plus d'un siècle » (Yourcenar, 1958, p. 56). Cette explication aurait été une simple excuse si Yourcenar ne présentait des motifs objectifs pour justifier la traduction en prose. Ecoutons plutôt ce qu'elle dit : « La prosodie de C. Cavafy, comme presque toute poésie néo-grecque à peu près régulière, se base sur le mètre, l'accent et la rime, bien que cette dernière, souvent incidentelle, interne parfois ou seulement assonancée ou faite à l'encontre de tout bon usage de la seule répétition du même mot, appartienne pour Cavafy au domaine de la fantaisie plutôt qu'à celui de la règle... Dans le cas qui nous occupe les mille discrètes combinaisons rythmiques cachées à l'intérieur de la prose se prêtaient mieux à l'approximation des coupes et des mouvements de l'original que ne l'eût pu faire notre prosodie traditionnelle, presque toujours si différente du modèle grec » (Yourcenar, 1958, p. 56). Quand le choix est fait, toutes les raisons sont bonnes. Ce qui est important, c'est que Yourcenar, *a posteriori*, avait tâché de justifier sa démarche. Le recours à la prose déclenche une suite de compromis qu'on se voit obligé d'accepter, faute de mieux. « Je n'ai pas imité, continue Yourcenar, la disposition typographique du texte original, arrangement sans valeur dès qu'un exact contenu de pieds ou d'accents ne le justifie plus... J'ai gardé la plupart des très nombreuses répétitions de mots ou de membres de phrases... j'en ai supprimé en tout une douzaine qui devenaient en français ce qu'ils ne sont pas en grec, un balbutiement" (Yourcenar, 1958, pp. 56-57). Rendons à Yourcenar ce qui appartient à Yourcenar. Elle devait faire la part du feu – la tradition française l'exigeait : la forme poétique était sacrifiée. Et Yourcenar s'en rendait bien compte : « Dans l'ensemble, conclut-elle, j'ai essayé de me rappeler que la forme dans une œuvre

BDD-A4955 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:56:36 UTC)

poétique est inséparable du fond et que traduire un poète en prose équivaut à s'obliger plus ou moins à composer une série de poèmes en prose ». (*ibid. p. 57*) En d'autres mots, qu'on veuille bien l'avouer ou non, traduire en prose une œuvre poétique c'est oublier que la forme est inséparable du fond.

La traduction en vers des poèmes spirituels du recueil *Fleuve profond, sombre rivière* (1966) pourrait être considérée comme une étape de transition d'un point de vue aussi bien pratique que théorique. Cette fois c'est la forme de l'original qui en décide. Il est impensable de rendre en prose ce qui est (et devrait être) chanté. Nécessité oblige. Le vers est une *condition sine qua non*. Il va sans dire « qu'aucune traduction rythmée et rimée n'est littérale ». (Yourcenar, 1966, p. 63) La littéralité est déjà dépassée dans la traduction en prose. C'est Yourcenar elle-même qui le souligne plus tard dans *La Couronne et la Lyre*: « Nulle bonne traduction en prose n'est jamais littérale : Tordre des mots, la grammaire, la syntaxe, sans parler du tact du traducteur, s'y opposent ». (p. 36) Nul traducteur ne se fait l'illusion de pouvoir créer une copie de l'œuvre de départ. « Le lecteur qui veut se faire de tel ou tel *Negro Spiritual* une idée exacte doit s'adresser à l'original », fait remarquer Yourcenar, tout en se rendant compte des particularités des poèmes spirituels en question et des difficultés qu'entraînerait leur réincarnation dans une autre langue. Mais, d'un autre côté, de l'avis de Yourcenar, « le flou de la poésie populaire, sa syntaxe ingénue, ses rimes approchées, son fréquent usage de chevilles lyriques plus ou moins interchangeables rendent moins absurde l'entreprise de la traduire sous la forme également flottante du parler et de la prosodie populaires dans une autre langue, et donnent jusqu'à un certain point plus de latitude au traducteur ». (Yourcenar, 1966, p. 63) Et Yourcenar se permet des libertés qu'une traduction en prose, étant donné ses prétentions de fidélité, ne peut pas admettre: « Certains poèmes sont légèrement abrégés, des phrases et des strophes passe-partout n'est retenu qu'un nombre relativement restreint, les refrains sont répétés avec moins de fréquence et de régularité que dans les originaux, ces réitérations, admirables et nécessaires dans la poésie chantée, étant parfois lassantes sur la page imprimée; l'expression d'une

BDD-A4955 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:56:36 UTC)

idée ou d'un lieu commun poétique est quelque peu étoffée, ou au contraire resserrée, quand les combinaisons du jeu métrique l'exigent; plus rarement, et pour les mêmes raisons une image est remplacée par une autre ». (Yourcenar, 1966, pp. 63-64) Voilà comment, en quelques lignes, Yourcenar présente les différents procédés qui constituent le mécanisme de la traduction en vers. Ce sont eux qui font du travail du traducteur une création artistique. Un travail qui a besoin d'être perfectionné d'un traducteur à l'autre et de génération en génération.

Si dans *Fleuve profond*, *sombre rivière* M. Yourcenar se contente d'une « note sur les traductions qui suivent », dans *La Couronne et la Lyre* ses conceptions sur la traduction en vers sont mieux fondées et développées. Elles ont déjà une portée générale, car Yourcenar réfléchit sur les principes de la traduction poétique. Elle ne cherche plus à excuser la tradition française dans ce domaine : « Nos traductions, depuis plusieurs siècles au moins, ont été plus philologiques et plus scolaires, presque toujours rédigées en prose ou versifiées, quand par exception elles l'étaient, sans que l'auteur parût tenté de rendre en français non seulement le sens, mais l'élan et la pulsion du poème... Qui de nos jours traduit en vers risque chez nous de passer pour un retardataire ou un fantaisiste ». (Yourcenar, 1979, p. 367) Ce qui la préoccupe surtout, c'est de donner les raisons pour lesquelles ses préférences vont à la traduction en vers. Il est vrai que « la traduction soumise à des règles prosodiques s'impose un surcroît de contraintes, mais pas plus qu'une juste traduction en prose n'est une photocopie d'un texte, une traduction en vers, bonne ou non, n'offre un fac-similé des rythmes originaux: la dissimilarité des prosodies s'y oppose, comme celle des structures du langage au mot à mot de la prose ». (*ibid. p. 36*)

Il est important de souligner les réflexions de M. Yourcenar sur le vers libre qui depuis plus d'un demi siècle « règne sans conteste sur la poésie occidentale, et de révolutionnaire qu'il était, est devenu traditionnel ». (*ibid. p. 37*) Pour le faire varier, il serait évidemment déplacé de rétablir les mètres classiques, mais rien n'empêche les traducteurs de chercher des équivalences aux versifications étrangères – on peut toujours établir des parallélismes au niveau de la prosodie et des

BDD-A4955 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:56:36 UTC)

structures. À ce propos Yourcenar fait une observation à ne pas manquer : « Il m'a paru que la rime, avec les assonances, les groupes de syllabes tantôt fortes, tantôt faibles, l'annonçant ou la répercutant à l'intérieur du vers, la vibration nette ou le filé délicat des terminaisons dites *masculines* et dites *féminines* représentaient pour nous le meilleur équivalent des longues et des brèves, des temps faibles et des temps forts, de l'accent tonique et de l'accent métrique qui constituent la prosodie d'autres langues » (*ibid. p. 38*). C'est la voie par laquelle un traducteur peut remédier au grand défaut de l'école française de traduction qui trouve normal de rendre en prose des œuvres des poètes étrangers, même de ceux qui « furent d'admirables ou du moins d'habiles métriciens ». (*ibid. p. 37*)

Pour toute conclusion remarquons avec combien d'enthousiasme Etkind s'exclame à l'adresse de M. Yourcenar : « Je suis heureux de trouver de pareils alliés ». (Etkind 1982, p. 276) Et il n'est pas le seul qui l'admire. Dans le *Monde* du 11 janvier 1980 Jean Guitton est très catégorique : « On ne peut traduire les vers qu'en vers : alors on s'éloigne de l'original. Mme Yourcenar y excelle: elle retranche, dilate. Elle utilise la rime qui donne à nos vers leur balance et leur structure. Miracle ! La traduction vaut parfois mieux que le texte. »

BDD-A4955 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:56:36 UTC)

Bibliographie :

Caillois, R., *Colloque sur la traduction poétique*, Postface, pp. 305-312, Paris, Gallimard, 1978
Cohen, J., *Structure du langage poétique*, Paris, Flammarion, 1966
Étiemble, *Colloque sur la traduction poétique*, Préface, Paris, Gallimard, 1978
Etkind, E., *Un art en crise*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1982
Godoy, A., *Traductions poétiques*, Paris, Grasset, 1961
Valéry, P., *Variantes sur les Bucoliques*, in : *Traduction en vers des Bucoliques de Virgile*, Paris, Gallimard, 1956
Vivier, R., *La traduction des poètes*, in : *Problèmes littéraires de la traduction*, pp. 57-63, Louvain, 1975
Yourcenar, M., *Présentation critique de Constantin Cavafy*, Paris, Gallimard, 1958 et 1978
Yourcenar, M., *Fleuve profond, sombre rivière*, Paris, Gallimard, 1966
Yourcenar, M., *La Couronne et la Lyre*, Paris, Gallimard, 1979

BDD-A4955 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:56:36 UTC)